

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 141 (1996)
Heft: 3

Artikel: Guerre du Golfe [Jean-Jacques Langendorf]
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-345626>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Guerre du Golfe » par Jean-Jacques Langendorf...

Entre l'essai, la polémique et l'histoire militaire

Par Hervé de Weck

Ces derniers mois, on a beaucoup vu le nom de Jean-Jacques Langendorf dans les vitrines des librairies de Suisse romande. A la fin de l'été dernier, les éditions Georg à Genève, qui publient régulièrement dans le domaine militaire, sortaient un ouvrage collectif consacré au futur de la défense nationale suisse, comprenant une quinzaine de contributions¹.

Un essayiste...

Langendorf, sous le titre « Mené, Teqel, Parsin ou le pesage du chapon casqué », y fait un survol de l'armée de milice entre 1815 et 1955 ; on a le désagréable sentiment que l'auteur cherche davantage à se mettre en évidence qu'à traiter avec nuance et objectivité un sujet délicat. Dans ce texte qui ne met en évidence que l'inefficacité, l'absence de commandement et l'indiscipline, Langendorf ne fait pas un travail d'historien. Sa vision, qui se veut ironique, « originale » et critique, n'est pas scientifique. Ce qu'il dit

de la stratégie de Guisan reste du domaine de la caricature.

En revanche, il se révèle un essayiste à la plume acérée, un polémiste habile, un bon scénariste également, lorsqu'il parle du terrorisme contemporain. Voilà sans doute des raisons qui expliquent que le *Nouveau Quotidien* ait consacré une pleine page en automne 1995 à ce Genevois à passeport allemand habitant un château en ruine des bord du Danube autrichien, qui fait dans l'écriture (il a publié une soixantaine de nouvelles plus connues dans leurs traductions qu'en français), l'histoire militaire et l'analyse politique.

... mais un maître de l'histoire immédiate

Dans son ouvrage consacré aux aspects militaires de la guerre du Golfe², Langendorf se montre à l'aise dans l'histoire immédiate, très bien documenté, habile à débrouiller les événements, leurs causes et

leurs conséquences, l'influence des personnalités politiques et militaires.

Dans une note préliminaire, l'auteur précise qu'il veut « présenter au lecteur, à travers le plus grand nombre possible de faits, et en tenant compte, lorsque cela s'avère possible, de la perspective historique et politico-diplomatique, les événements militaires (...) dans le Golfe entre le mois d'août 1990 et le mois de mars 1991. Je me suis efforcé de laisser parler les faits en m'informant aux meilleures sources, anglo-saxonnes à 90 %. J'ai tenté d'éviter l'écueil de l'histoire interprétative, avec ses débordements délirants, telle qu'elle n'a que trop fleuri en Europe, en France surtout, à propos de cette guerre. »

Les erreurs d'appréciation de Saddam

L'invasion du Koweït par Saddam Hussein s'explique par l'engagement des Etats-

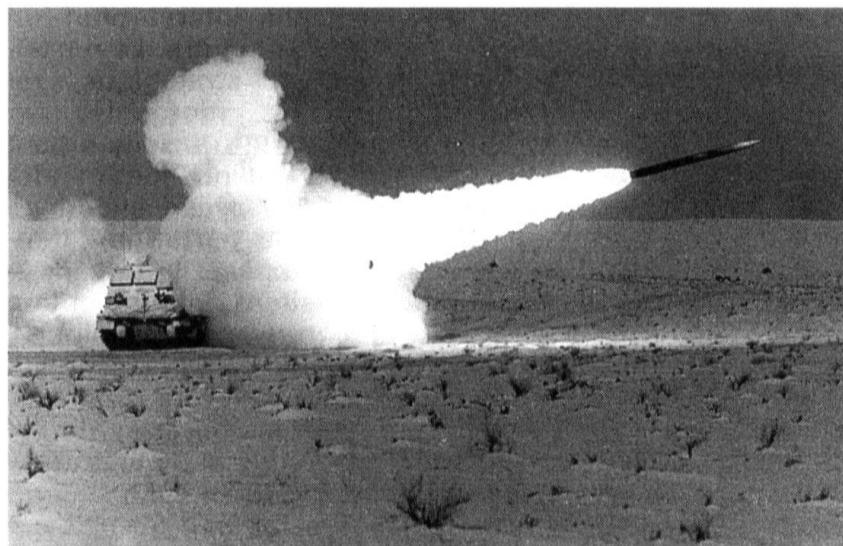
¹ Armée 2001. Le futur de la défense nationale suisse. Sous la direction de Jean-Jacques Langendorf. Genève, Georg, 1995. 302 pp.

² Langendorf, Jean-Jacques : Le Bouclier et la Tempête. Aspects militaires de la guerre du Golfe. Genève, Georg, 1995. 257 pp.

Unis, ces dernières décennies, au Proche-Orient. Leur politique manque de cohérence, leur attitude apparaît souvent contradictoire, hésitante ou opportuniste. Entre 1985 et 1990, les administrations Reagan et Bush, comme le gouvernement britannique commettent une erreur d'appréciation : ne vendent-ils pas à l'Irak de la technologie avancée qui va servir à la mise au point de l'arme nucléaire et de toxiques de combat ? Des engagement chimiques ordonnés par Saddam Hussein contre des insurgés kurdes en août 1988 provoque une révision de la politique américaine à l'égard de Bagdad.

En 1982 à Beyrouth, un attentat au camion piégé tue 241 Marines ; les représailles américaines brillent par leur inefficacité, et le président Reagan va décider de mettre fin à la présence de ses troupes au Liban, qui font pourtant du maintien de la paix. Cette marque de faiblesse, qui s'ajoute au lamentable échec de l'opération hélicoptérée destinée à libérer les otages américains à Téhéran et aux lacunes de l'intervention à la Grenade en 1983, amènent les dirigeants arabes à penser que, depuis leur échec au Vietnam, les Américains ne sont plus qu'un « tigre de papier ».

Saddam Hussein en conclut que les Américains ne sont pas des adversaires à prendre au sérieux, que leurs forces armées sont démoralisées, que la société américaine, taraudée par



MLRS britannique en action devant l'opération «Desert Storm» (Photo Lt col PB Williams, OBE, RA).

le pacifisme, vit engluée dans les délices de la consommation. Dans un tel contexte, le président Bush ne peut pas se permettre de perdre des milliers de GI dans les sables du Golfe. De plus, le dictateur irakien sous-estime beaucoup les moyens militaires, techniques et logistiques que le commandement américain peut mettre en œuvre dans des délais très courts.

En août 1990, Washington émet encore des signaux confus. Les Irakiens les interprètent comme des indices que les Etats-Unis et l'Occident ne vont rien entreprendre de sérieux pour les empêcher de réaliser leur objectif, l'annexion du Koweït.

Les faiblesses du renseignement américain

Malgré des satellites et des moyens hyper-sophis-

tiqués, les services de renseignements américains, jusqu'à l'invasion du Koweït et même après ce coup de poing, ne réussissent pas à déceler les intentions de Saddam Hussein. Après un discours menaçant vers la mi-juillet 1990, celui-ci ordonne à deux divisions de prendre position à la frontière koweïtienne, sans chercher à dissimuler sa décision. Les services américains interprètent ce déploiement comme une pression diplomatique sans aucune importance militaire.

Les données, nombreuses et précises, obtenues par les moyens « classiques », par les AWACS et les satellites, les « tuyaux » donnés par les Israéliens ne permettent pas aux services de renseignements américains de se faire une image exacte de la situation sur le terrain. Ils s'en tiennent à la théorie de la démonstration irakienne ou de la préparation de grandes manœuvres sem-

blables à celles qui se sont déroulées les années précédentes. Dans les derniers jours de juillet, ils savent pourtant que les chars de combat, le matériel du génie, l'artillerie lourde, stationnés jusqu'alors en arrière des troupes, se trouvent désormais à proximité de la frontière. Ce n'est que le 31 juillet que les officiers de renseignements du général Schwarzkopf et de la Defence Intelligence Agency annoncent une invasion imminente du Koweït.

Durant le conflit, l'écoute des télécommunications irakiennes s'avère décevante, parce que le réseau téléphonique militaire est enterré et que les formations de première ligne observent un silence radio total. Les Américains ne parviennent pas à localiser, à dénombrer les missiles SCUD mobiles et à estimer correctement les résultats des attaques aériennes de la coalition. Ils surestiment les effectifs en ligne et la capacité de combat des forces irakiennes. Puisque l'armée irakienne dispose de matériels modernes, elle doit être performante ! En revanche, on dispose rapidement des informations concernant les usines chimiques ou nucléaires, les installations comme l'abri de Saddam Hussein, construit par des entreprises occidentales.

Ces expériences plus ou moins heureuses, faites par les services de renseignements américains, matériellement les mieux équipées du monde, ne sont

pas sans intérêt pour un petit Etat neutre. Le renseignement stratégique, récemment réorganisé en Suisse, le renseignement au niveau du commandement de l'armée, encore en phase de parturition (faudra-t-il utiliser le forceps ?) nécessitent naturellement des moyens techniques. Pourtant ce qui assure le succès, ce sont toujours, malgré les miracles de l'électronique et de l'informatique, des individus compétents et bien formés, capables d'interpréter les données fournies par des « machines ». Dans le renseignement, l'intelligence « artificielle » n'est pas en passe de supplanter l'intelligence humaine...

Les Américains champions de la logistique

Pendant la phase de la guerre aérienne et jusqu'au 14 mars 1991, le Military Air Lift Command, renforcé grâce à la réquisition de 95 avions de ligne et de 63 appareils de transport civils, amène dans le Golfe par voie aérienne 482 000 hommes, 550 000 tonnes de matériel, 6 millions de tonnes d'équipements et le même tonnage de carburants arrivent par la mer. Le 20 % du carburant utilisé par l'aviation a été distribué en vol par 302 avions ravitailleurs.

La consommation du VII^e Corps US, depuis son arrivée en Arabie saoudite jusqu'à la fin de son engagement, s'élève à 29 millions

de rations (1,5 pendant les combats proprement dits), 98 000 mètres cube de carburants (5600), 514 000 mètres cube d'eau (3300) et 56 000 tonnes de munitions dont 50 000 pour les exercices. 150 000 obus de gros calibre sont tirés pendant les combats. L'autonomie de soutien des corps d'armée s'élève à 60 jours.

Même les forces terrestres professionnelles de la première puissance mondiale doivent parfaire leur instruction avant de se lancer dans des combats terrestres contre l'armée de Saddam Hussein. Elles le font pendant des semaines en Arabie saoudite. La mobilisation des réservistes et de la Garde nationale implique que chacune des Grandes Unités passe une période de perfectionnement dans un camp militaire aux Etats-Unis. Même après ce stage, le niveau d'instruction de certaines formations laisse encore à désirer, si bien qu'elles ne seront pas autorisées à partir pour le Golfe. Le problème ne se poserait-il pas en Suisse avec la mise en application de l'Armée 95 et de l'Instruction 95 ?

Dans la zone de déploiement, l'aptitude au combat, l'état d'esprit des contingents de certains Etats coalisés laissent à désirer. Les soldats allemands stationnés en Turquie, des appelés et des professionnels, qui vivent dans des conditions très convenables, ne cessent de manifester leur mauvaise humeur, de se plaindre de tout et de rien,

de prendre à parti le ministre de la Défense qui leur rend visite. Devant les caméras de la télévision, ils déclarent que leur seul désir est de « foutre le camp », car il ressentent une « trouille intense ». On comprend dès lors que certains spécialistes parlent de la « phtisie galopante » qui contamine la Bundeswehr.

La guerre aérienne et terrestre

La stratégie du général Schwarzkopf consiste à préparer le terrain de l'offensive terrestre par une intense guerre aérienne. Durant cette première phase, plusieurs porte-avions nucléaires américains participent aux opérations. Par rapport aux engagements des appareils de l'US Air Force basés à terre, les prestations de ces monstres de la mer s'avèrent peu importantes. Plus de la moitié de leurs appareils servent à leur protection et à celle de leurs escortes. Ces navires se trouvent éloignés de leurs objectifs, si bien que les avions de la Navy dépendent entièrement des avions-ravitailleurs de l'Air force. Au début de la crise, les porte-avions ont servi surtout à marquer la présence américaine sur le théâtre d'opérations et à souligner la détermination de Washington.

Alors que, sur le moment, on croit que l'aviation coalisée traite les objectifs irakiens avec une précision chirurgicale, il semble qu'en réalité les

chefs militaires américains cherchent à détruire aussi le potentiel économique que Bagdad ne pourra pas réparer ou rétablir sans l'aide étrangère. Il s'agirait d'amplifier l'effet des sanctions décrétées par la communauté internationale.

Au début des combats au sol, les Irakiens engagent massivement leur artillerie, mais sans grande efficacité, car ils ne disposent pas de moyens d'observation. Les 140 pièces et les 9 *MLRS* des coalisés, prévus pour la contre-batterie, vont vite les réduire au silence. On ferait bien de penser à ce problème en Suisse...

Malgré la sophistication des chars de combats modernes, *Challenger* et *M-1 A*, le combat de nuit reste très éprouvant pour les équipages. Un commandant de brigade britannique souligne que, dans la tourelle, le combat « se livre entièrement en fonction de signaux thermiques, gris, blancs ou noirs, qui rendent le drame infiniment abstrait. Vous ne pouvez voir l'ennemi tirer sur votre propre char, mais vous prenez conscience qu'il l'a fait lorsqu'un bang supersonique se fait entendre à chaque obus qui passe à votre proximité. Un ennemi touché se traduit simplement par un signal noir ou blanc sur l'écran, suivi par un petit nuage de fumée thermique. Mais en réalité cela dissimule l'explosion catastrophique d'un char (...)».

Les censeurs thermiques dont disposent les chars et les hélicoptères de combat des coalisés leur donnent une indiscutable supériorité sur les troupes irakiennes qui restent pratiquement aveugles, de jour comme de nuit, dans la fumée, la pluie et le brouillard du champ de bataille. Le Global Positioning System, par satellite, donne aux commandants d'unité leur position exacte à quelques mètres près ; leurs adversaires, qui ne disposent pas d'un tel moyen d'orientation, se trouvent considérablement limités dans leurs mouvements. Une arme antichar mérite également une mention particulière, c'est le missile filoguidé *M-109 TOW* monté sur véhicule ou sur hélicoptère.

Et les troupes irakiennes ?

Une des faiblesses essentielles de l'organisation militaire irakienne, partant l'absence de décisions du commandement et le peu de capacités opérationnelles des formations, s'expliquent par le sous-développement des différents services de renseignements, habitués à surveiller leurs propres concitoyens, non à collecter des informations vraiment militaires. Pour déceler les intentions de la coalition, ils interrogent des nomades ou des ouvriers qui ont traversé la frontière. Les informations contradictoires des médias occidentaux contribuent encore à embrouiller les

appréciations des responsables irakiens qui ne soupçonneront pas le gigantesque mouvement de Schwarzkopf, destiné à attaquer leur flanc droit.

Comme dans l'armée soviétique, le commandement, structuré d'une manière très rigide, respecte le principe de la « Befehlstaktik » qui ne favorise pas l'initiative des subordonnés sur le terrain. La plupart des officiers, qui ont manifesté de véritables qualités, se trouvent sur la touche et rendus à la vie civile, car, pour Saddam Hussein, leur popularité dans l'armée risque de porter ombrage au chef de l'Etat.

Très souvent, les commandants des Grandes Unités ne sont pas à la hauteur de leur tâche.

Par méfiance et par crainte d'un coup d'Etat, Saddam Hussein n'autorise les formations blindées à emporter qu'une quantité dérisoire de munitions. Des camions livrent les munitions à des dépôts, d'où elles partent en petites quantités au front, ce qui occasionne un trafic inutile et une fatigue des troupes obligées de décharger et de recharger sans cesse des obus.

Sur des effectifs totaux s'élevant à 795 000 hom-

mes chez les coalisés, dont 547 000 pour les Etats-Unis, 138 soldats perdent la vie et 2978 subissent des blessures à la suite de divers accidents entre le mois d'août 1990 et le mois de février 1991. Durant les combats terrestres, 148 Américains et 92 hommes des contingents alliés meurent, 776 sont blessés, dont 458 Américains. Des estimations terrifiantes des pertes irakiennes chiffrent d'abord le nombre de morts à 200 000 ! Des recherches plus sérieuses en arrivent à quelques centaines de morts militaires et environ mille ou deux mille morts civils...

H. W.

TO KNOW-HOW.



SULZER

Technologie schafft Werte